

Interview de
Antonio Casilli

En attendant les robots

Cette interview a été réalisée par AOC
en partenariat avec l'Institut français

Antonio Casilli, En attendant les robots
© ÉDITIONS DU SEUIL, 2019

texte | tekst

Votre livre s'inscrit dans une époque où l'on se voit contraints de repenser le travail. Quel en est le point de départ ?

Le point de départ est le débat, qui revient cycliquement depuis deux siècles, sur l'automatisation et ses effets sur la « fin du travail ». Aujourd'hui ce discours s'articule avec l'essor de l'intelligence artificielle. Pour peu que nous regardions les modalités concrètes de la production d'algorithmes et de systèmes d'apprentissage automatique, nous réalisons l'importance des données qui les nourrissent. Or, ces données sont à leur tour produites à partir du travail humain, régi et coordonné par des plateformes numériques : les utilisateurs lambda de Google et Facebook, les livreurs de Deliveroo, les chauffeurs Uber. Les « micro-travailleurs », ces ouvriers du clic recrutés en échange de quelques centimes par des entreprises mondialisées, réalisent des opérations très simples mais ô combien nécessaires d'annotation et de tri de l'information dont se servent les algorithmes. Les formes d'exploitation globalisée et de précarisation de l'emploi entraînées par ce travail « digital » (du latin *digitus*, le doigt qui clique sur la souris ou le smartphone) constituent des menaces beaucoup plus immédiates que le fantasme réactionnaire du « grand remplacement » des travailleurs par les machines.

Comment s'est élaborée l'écriture du livre ?

Le choix du sujet s'est fait de manière presque spontanée. Le lien entre travail et technologie représente le fil conducteur de mes recherches, autant dans le cadre de la réflexion du « post-operaismo » italien des années 1990 et 2000, que dans celui de la controverse sur le « digital labor » que j'avais initié en France avec un ouvrage

précédent (*Qu'est-ce que le digital labor ?*, INA, 2015). Ensuite, l'occasion pour commencer à rédiger le texte a été fournie par le rituel universitaire de mon HDR (habilitation à diriger des recherches). Arrivé à un certain âge, les chercheurs sont invités à résumer leur parcours et à proposer de nouveaux axes de recherche pour la suite – et à soumettre tout cela au regard critique d'une commission de collègues. Dans le courant de l'année 2018 j'ai donc rédigé un premier jet, épais de plus de 600 feuillets, qui a été évalué, amendé, enrichi par mes collègues et collaborateurs. J'ai ensuite retravaillé le texte, pour intégrer leurs suggestions, rendre la prose plus lisible, mettre en intrigue les différentes parties du livre, désormais condensé en 400 pages.

Faire des sciences sociales, c'est aussi s'inscrire dans des débats où la voix des chercheurs doit remettre en cause les préjugés. Quelle est l'idée reçue qu'il vous semble important aujourd'hui de battre en brèche ?

Le préjugé auquel je m'attaque dans ce texte est que l'intelligence et l'autonomie ne seraient désormais que du ressort des artefacts technologiques. À la base de cet ouvrage, il y a un message profondément humaniste qui invite à reconnaître les êtres humains qui projettent et qui entretiennent ces machines. Mais il y a aussi un message militant, qui engage à prendre parti contre les injustices et les inégalités qui conduisent à survaloriser le travail des informaticiens et des concepteurs et à déqualifier celui des « ouvriers du clic ». Les robots, comme Godot auquel le titre fait allusion, sont porteurs d'une promesse messianique sans cesse repoussée, dont la fonction est moins d'apporter prospérité pour tous que de discipliner la force de travail, en lui empêchant de penser un monde sans pénibilité et sans chantages à l'emploi.